

Richard Wagner à Zurich [suite]

Autor(en): **Lessmann, Otto**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **2 (1902-1903)**

Heft 36

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

2^{me} ANNÉE - N° 36 - 15 AVRIL 1903

La Musique en Suisse

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant
le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN: SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteurs en Chef:

E. JAKES-DALCROZE ☉ H. MARTEAU
Cité, 20 - Genève - Rue de l'Observatoire, 16

Éditeurs-Administrateurs:

DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

RICHARD WAGNER A ZURICH

par

OTTO LESSMANN

« Après avoir discoursu à perte de vue, je veux cesser pour cette fois mes épanchements improvisés. Je voulais une fois bavarder à fond avec toi par écrit, car pour les bavardages de vive voix il y a des ronces auxquelles nous sommes tous deux déjà souvent restés accrochés et auxquelles nous nous sommes même de temps à autres blessés. Mais ce qui me paraît sûr, c'est que nous nous rapprochons tous deux toujours davantage dans les sujets les plus sérieux, eh! oui, que nous sommes même d'accord sur la chose principale. Pour moi, il n'était pas si facile de conformer mon esprit au tien: ma nature d'artiste m'a imposé pendant longtemps une espérance, — espérance qui ne m'était personnelle qu'autant que je pouvais espérer pour le monde entier; aux visions gigantesques de cette grande espérance universelle j'ai donné une fois tout simplement la forme d'exigences sur lesquelles nous ne pûmes naturellement pas être d'accord. Et maintenant, j'ai renoncé à cette espérance comme à ces exigences: ce qui me reste est — un peu de bon sens et le désir sincère de

n'être pas détourné trop souvent de cette manière de voir par toutes espèces de nouvelles illusions, même passagères, — et avant tout le désir de pouvoir quitter bientôt le splendide Londres et retourner dans la belle Suisse auprès de mes amis. Enfin, je verrai bientôt s'accomplir le dernier de ces désirs, et là-dessus — au revoir, à bientôt! »

R. W.

Vers la fin de son séjour à Londres, Wagner écrit encore une fois à Sulzer qu'il rapportera 1,000 francs d'économies qu'il désigne comme « l'argent le plus amer » qu'il ait jamais gagné de sa vie et que le travail de mercenaire qu'il avait fait autrefois pour des marchands de musique parisiens quelque humiliant qu'il fût, lui paraît comme un jeu d'enfant. Il avait, dit-il, payé chacun de ces mille francs d'un sentiment d'amertume tel qu'il espérait n'en plus jamais ressentir de semblable. Cependant nous savons déjà par les lettres à Wesendonck que son activité à Londres comme directeur n'a pas été sans joies pour Wagner. Le roi et la reine assistèrent à l'avant-dernier concert et la reine exprima son admiration pour l'ouverture de Tannhäuser et adressa à l'artiste la question (à laquelle il répondit du reste négativement), s'il n'était pas possible de

traduire ses opéras en italien pour le Covent Garden Theater (1).

Après le dernier concert, le public et l'orchestre prirent énergiquement parti pour Wagner contre la critique ennemie, le public, en faisant éclater une indescriptible tempête d'applaudissements, et l'orchestre, en s'approchant homme par homme du maître pour prendre congé de lui en lui serrant la main. Wagner décrit cette scène à Liszt : « C'est ainsi que cette expédition de Londres, — au fond manquant de goût au plus haut point, — a pris cependant à la fin le caractère d'un triomphe pour moi, dans lequel au moins l'indépendance du public, qui se montra cette fois opposé à la critique, me réjouit fort. Qu'il ne s'agisse pas là d'un triomphe selon mon idée, cela s'entend de soi-même. »

Wagner fit, du reste, à Londres la connaissance de *Karl Klindworth*, alors âgé de 25 ans, que Liszt lui avait recommandé comme un excellent pianiste. Wagner s'exprime ainsi, au sujet de la sympathique personnalité et du talent de Klindworth, dans une lettre à Wendsdonck : « si cet homme avait une voix de ténor, je l'enlèverais certaine-

(1) Ce que Wagner déclarait autrefois, avec la dernière énergie, être impossible, est depuis longtemps entré dans le domaine des faits, car non seulement les premières œuvres, mais aussi les *Nibelungen* et le plus allemand des opéras wagnériens, les *Maîtres Chanteurs*, sont représentés avec succès au théâtre de la Scala à Milan, ainsi que sur d'autres scènes italiennes, sans parler des représentations en français, en espagnol, en russe, etc. En présence de ce fait que le temps a rendu possible une chose que le maître lui-même avait, pour des raisons artistiques, crue impraticable, on devrait recommander à qui de droit de ne pas s'en tenir opiniâtrement à la lettre dans les déclarations de Wagner, mais de s'occuper avec plus de largeur de sentiments de l'intérêt artistique de Wagner et de son œuvre, de sorte que non seulement un cercle de privilégiés, mais la généralité du public puisse prendre part aux jouissances élevées que procure son chant du cygne. Que l'on donne, après extinction de la période de protection de trente ans, la franchise scénique à *Parsifal* et que l'on n'en combatte plus les exécutions en salle de concerts. Le gain artistique que des représentations dignes et bien préparées, en langue allemande, procureraient à la masse des amis de l'art doit être estimé pour le moins aussi haut que celui des exécutions théâtrales en langues étrangères qui font plus ou moins violence au poème, ce fondement des créations wagnériennes.

ment ; car il a tout, et particulièrement la figure, pour faire un *Siegfried*. » Wagner entra aussi en relations personnelles avec *Berlioz*, relations qu'il déclare même « une amitié cordiale et intime. » Berlioz ne répondit probablement pas à ces sentiments amicaux et l'intérêt de Wagner pour lui s'est suffisamment vite refroidi. Wagner comprenait, sans doute bien que Berlioz ne le comprenait pas ; il écrit à Liszt : « Il n'apprendra jamais à me connaître ; son ignorance de la langue allemande l'en empêche : il me verra toujours sous des contours trompeurs. C'est pourquoi je veux faire un usage loyal de l'avantage que j'ai sur lui et chercher à l'amener toujours plus à moi. » Et, dans les pages qu'il consacre à l'étude de la symphonie fantastique, Wagner dit : « Tout est colossalement hardi, mais infiniment bienfaisant. Nulle part on ne rencontre la beauté de la forme, nulle part le fleuve à la majestueuse tranquillité auquel nous voudrions, pleins d'espoir, nous confier. »

Rentré à Zurich, Wagner, bien que souffrant, se remet à la composition de la *Walkyrie*. Une demande que lui adressa la Société de musique de diriger une solennité, projetée pour 1856 en vue du centenaire de Mozart, fut refusée par lui d'abord pour des raisons de santé ; en outre, il ajouta dans une déclaration publique qu'il serait même disposé à sacrifier sa santé pour une solennité pareille si, par un sacrifice correspondant des mécènes zurichois, on assurait une digne exécution du *Requiem* dans un local à préparer pour la circonstance, ainsi qu'avec un chœur mixte suffisant et un orchestre renforcé. Le sacrifice ne fut pas fait et Wagner, pendant la fin de son séjour à Zurich, resta étranger à toute manifestation publique.

En outre, dans le numéro du nouvel an il sera mis en relation avec ce qui est déjà connu, le fait que Wagner, en

s'occupant du Bouddhisme, conçut le plan d'un drame musical : « Les Chanteurs », dont l'esquisse de 1856 se trouve dans le volume posthume du recueil.

A Liszt dont il attendait la visite avec la princesse de Wittenstein, Wagner écrivait :

« Si vous parvenez à me mettre de bonne humeur, je vous communiquerai peut-être quelque chose de mes « Vainqueurs », quoique la chose ne soit guère facile ; malgré que j'en possède depuis longtemps l'idée, le sujet ne vient que de m'apparaître brusquement pour ce qui me concerne, à un haut degré de clarté et de précision, il est vrai, mais pas encore suffisamment quand il s'agit de le communiquer. D'abord il faut que vous digérez mon « Tristan », notamment son troisième acte avec le drapeau noir et blanc, c'est alors que les « Vainqueurs » apparaîtront dans leur pleine signification. »

A cette époque le poème de « Tristan » était déjà conçu, poème qui, plus que nul autre, fut nourri du sang même de son cœur, et qu'avant son achèvement, il communiqua le moins. A présent on connaît suffisamment l'intérêt personnel qu'avait Wagner pour sa tragédie la plus saisissante « pour la pièce tragique de Tristan et Iseult », et on sait que la noble dame que nous aimons à considérer comme l'original de l'Iseult de Wagner, n'est décédée que depuis peu. L'époque du séjour de Richard Wagner à Zurich, a été pour elle une source intarissable de souvenirs élevés ; en dépit des vils bavardages, elle a toujours soutenu que Wagner se décida à une retraite honorable, lorsqu'il craignit que sa passion de Tristan ne mène à une catastrophe. Elle repoussait toutes les suppositions malveillantes concernant la conduite de Wagner ; c'était pour elle un doux bonheur « que nous possédions « Tristan » de cette époque, que le reste demeure sous silence. »

Dans l'automne de 1856, Liszt arrivait

à Zurich avec la princesse de Wittenstein ; ce fut pour Wagner une époque de relations enthousiastes et animées avec ses amis, auxquelles participèrent également les notabilités de Zurich. Le 22 octobre, jour de l'anniversaire de naissance de Liszt, Wagner exécuta chez la princesse, qui logeait à l'Hôtel Bauer au lac, le premier acte de la « Walkyrie. » Liszt était au piano, M. Heim chantait Sieglinde, Wagner, lui-même, Sigmund et Hunding. En novembre de la même année eut lieu à St-Gall le célèbre concert dirigé par l'éminent maître de chapelle, Szadowsky, concert auquel Liszt dirigea ses « préludes » et « l'Orphée » et Wagner « l'Eroica-sinfonie » de Beethoven ; c'est après ce concert que Wagner écrivait dans le « Nouveau journal musical » de Brendel son célèbre mémoire sur la poésie symphonique de Liszt.

(*Allgemeine Musikzeitung.*)

(*A suivre.*)



HISTOIRE DU THÉÂTRE DE GENÈVE

PAR J.-F. CHAPONNIÈRE.

(1827)

LE jeudi 2 février 1826, j'étais au spectacle, où l'on représentait je ne sais plus quel drame imité de l'allemand. Pendant l'un des entr'actes, qui sont ordinairement assez longs sur notre théâtre, je m'approchai d'un vieil amateur de ma connaissance. Cet homme, grave et silencieux de son naturel, daigne parfois se déridier ; il cause volontiers avec moi ; et comme je l'écoute, que j'applaudis à ses contes, et ne le contredis jamais, il me trouve de fort bonne société. Vous paraissez préoccupé, lui dis-je, en le voyant les yeux fixés sur la barrière de l'orchestre, le pommeau de sa canne contre la bouche et dans l'attitude d'un romantique qui cherche une idée. — Vous l'avez deviné. Je faisais dans ce moment une singulière remarque : c'est qu'il y a précisément soixante-cinq ans aujourd'hui que je fus à la comédie pour la première fois. — Je ne croyais pas que le théâtre existât depuis si